

Le Corre, M. (2026). *Qui a peur de l'éducation à la sexualité ?* Le Seuil. 208 pages.

L'ouvrage de Maëlle Le Corre, publié en septembre 2026, se présente comme une enquête approfondie et à large spectre, basée sur des entretiens avec des personnes concernées par l'*Éducation à la vie affective, relationnelle et à la sexualité* (Evars) en France. Elle donne voix à l'expertise dans de nombreux domaines associés à ce sujet : médecine, sociologie, philosophie, psychologie, pédopsychiatrie, recherche en sciences de l'éducation, consultation en santé, enseignement, direction d'établissement, formation, coordination de réseaux d'éducation prioritaire (REP), mais aussi métiers de l'audio-visuel, chronique judiciaire, militance pour les droits des enfants, des femmes, de minorités, des droits LGBTIQ+, etc.

Une place importante y est accordée à la parole des enfants et des adolescent·e·s – qui portent une expertise au premier titre, ou de première main, sur les enjeux de leur propre éducation. C'est là une des portées majeures de l'ouvrage : celle de la mise en lumière, avec une justesse et une précision remarquables, des zones qui restent dans l'ombre des débats, décisions, retournements, ensablages même, de la question de l'éducation à la sexualité, tant sur le plan politique que médiatique, tant à l'intérieur de l'école que dans les rues, aussi bien dans la recherche que dans l'intervention. Les plus directement concerné·e·s – les enfants, les jeunes – n'ont que très rarement été consulté·e·s ; leurs points de vue, besoins, questions et expériences ne sont pris en compte le plus souvent que par procuration, lors des discussions menant aux décisions du quoi et du comment de la mise en œuvre des programmes d'Evars.

L'entrée en matière de l'essai est d'abord celle d'un indispensable regard historique sur ce qui se passe en France ces 25 dernières années, depuis l'introduction en 2001 d'une loi qui impose trois séances d'éducation sexuelle par an durant toute la scolarité. Par la suite, l'enquête se développe autour de différents angles d'attaque souvent minorisés : celui par exemple des dimensions culturelles qui accentuent l'invisibilisation de certains enjeux du fait de failles discriminatoires, notamment racistes. Celle, encore, de la question majeure de la dérive *adultiste* – le « système de domination des adultes sur les enfants » (p. 120) – portant à l'*infantisme* – « l'ensemble des discriminations et oppressions vécues par les enfants » (p. 120) – et de la nécessité de remettre au centre du débat l'*enfantisme* – « le mouvement qui lutte pour le respect des droits des enfants » (p. 120). Ces dérives de contrôle et d'abus de pouvoir, souvent au principe des résistances à l'Evars (pourtant exprimées dans les discours détracteurs au nom d'une volonté d'une protection de l'enfance) demandent à être mises en lumière. Ce combat nécessaire est parallèle à celui de la défense des droits des femmes, et des minorités en tout genre, y compris celle des enfants et jeunes trans ou non-binaires.

Un autre angle mort, majeur, est bien porté par le titre de l'ouvrage : *qui a peur de l'éducation à la sexualité ?* La question est vaste et cache de nombreuses implications. Comment mieux comprendre la peur – les peurs – afin de pouvoir apaiser les débats ? Là aussi l'essai offre des pistes d'intérêt importantes, liées aux différents biais cognitifs pouvant expliquer par exemple l'adhésion de certains parents à des mouvements détracteurs de l'Evars. Le *biais du messager* – « le fait qu'une information nous paraît plus ou moins crédible en fonction de qui la délivre » (p. 67) – ou le *biais d'ancrage* – « le fait qu'on a du mal à se départir de sa première impression » (p. 67) – permettent, par exemple, de mieux comprendre ces mouvements défensifs. Comme le dit bien le témoignage d'une enseignante : « La majeure partie [des parents] ne sont pas opposés à l'Evars, mais comme ils ne sont pas vraiment au courant ils peuvent être facilement réceptifs au *fake news* qui sont propagées. C'est à eux qu'on doit s'adresser pour qu'elles ne passent plus » (p. 69). Comprendre ces biais et les mécanismes associés à des mouvements fondés sur une combinaison de peurs et de désinformation, semble, du côté de la recherche en sciences de l'éducation, un enjeu majeur à embrasser.

Abordé dans la perspective d'explorer des perspectives fécondes de futures recherches en sciences de l'éducation dans le domaine de l'éducation à l'affectivité et à la sexualité, l'ouvrage offre de très nombreuses références. Outre les comptes-rendus de recherches dans des disciplines des sciences sociales et humaines mais aussi du domaine de la santé, ces ouvertures sont de nature aussi variée en termes de champs de référence que de genres de support, allant de chansons et de films (de fiction, documentaires, d'animation...), à des essais, outils d'enseignement et ouvrages de littérature pour l'enfance. Les riches notes qui ponctuent le texte adoptent une modalité de présentation propres au genre de l'essai – toutes rassemblées à la fin de l'ouvrage, ce qui stimule la lecture mais peut rendre moins aisé de retrouver des apports ponctuels par défaut d'une bibliographie systématique des références citées.

Il serait intéressant d'imaginer une enquête comparable en Suisse, et de l'alimenter par certains travaux existants, comme par exemple le travail systématique de Charmillot et al. (2021), faisant état de la situation en Suisse quant aux modèles d'éducation sexuelle adoptés dans les différentes régions linguistiques ; les recherches de Gianettoni et al. (2026) concernant notamment le vécu de discrimination sexiste, raciste et homophobe

dans les contextes de formation professionnelle ; ou encore, les apports de Dayer (2025) pour (ré)agir face aux violences dans les contextes éducatifs. Le modèle holistique de l'éducation sexuelle, promu au niveau international et adopté par Santé Sexuelle Suisse, est d'ailleurs présent en filigrane dans l'ouvrage de Le Corre, sans être nommé explicitement : un modèle porté par des savoirs scientifiquement solides et surtout basé sur les droits sexuels, droits fondamentaux, dont aucune personne ne devrait être privée. L'auteure s'adosse elle aussi à cet impératif lorsqu'elle exprime que « vouloir priver d'éducation à la sexualité, c'est aussi se cramponner à l'idée que l'ignorance agit comme un bouclier » (p. 114), ce qui reviendrait à « entretenir cette culture de la domination des adultes sur les enfants » (p. 173) évoquée plus haut. Si l'éducation à la sexualité ne peut prétendre à elle seule dépasser la culture du viol et de l'emprise, ni mettre un terme aux violences faites aux enfants, aux dérives sexistes et à la violence de genre, elle constitue néanmoins – chiffres à l'appui – « un contre-poids indispensable » (p. 115).

Les enjeux sont exposés de manière éminemment systémique, l'auteure soulignant bien à quel point les leviers du changement ne doivent absolument pas se fonder sur la responsabilisation individuelle, par exemple en faisant porter à l'apprentissage du consentement le poids d'une (auto)défense par les potentielles victimes face aux violences. Les lectures politiques et sociétales du système sont en cause et doivent être promues avec rigueur. La pédagogie critique, les enjeux d'éducation aux médias, le développement de compétences nécessaires pour débattre, analyser des controverses, dépasser des dichotomies trop faciles sont alors autant de pistes qui s'ouvrent à la lecture de l'ouvrage.

Des enquêtes comme celle-ci permettent de « garder espoir », comme le chapitre conclusif l'évoque, en assumant, tant dans la recherche en éducation que dans l'intervention, une vision plus complexe que de celle d'une prétendue neutralité, trop souvent érigée en étendard, mais rarement dépliée pour en révéler ses travers. Pour reprendre la phrase conclusive de l'ouvrage, l'éducation *tout court* (et non seulement l'éducation *sexuelle*) n'est pas neutre, dans des contextes démocratiques et porteurs de valeurs telles l'égalité et la justice sociale. L'éducation est porteuse d'une vision, justement, en tant qu'elle « est le reflet de la société que nous voulons » (p. 182). Cela se traduit, en termes de recherche en éducation, dans des projets qui impliquent la prise en compte de multiples voix, la participation des différents partenaires sociaux concernés, ce qui (peut être encore plus que dans d'autres domaines) pose des défis importants à relever.

*Katja Vanini De Carlo, Dipartimento Formazione e Apprendimento / Alta Scuola Pedagogica – Scuola Universitaria Professionale della Svizzera Italiana, Locarno*

#### Bibliographie

- Charmillot, M., Jacot-Descombes, C. et Földhazi, A. (2021). *Droits humains et éducation sexuelle. Contexte, perceptions et pratiques*. IES/HETS.
- Gianettoni, L., Blondé, J., Bornatici, C., Gauthier, J. A., Le Goff, J. M. et Déjussel, M. (2026). Discriminations et violences de genre en Suisse analysées au prisme de l'hétérosexisme: enjeux méthodologiques. *Swiss Journal of Sociology*, 52(1), 101–120. <https://doi.org/10.26034/cm.sjs.2026.8965>.
- Dayer, C. (2025). *Le silence tue. Face aux violences : comment (ré)agir ?* Éditions de l'Aube.